

Une sorcière venue du sud

Francine Allard

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61698ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allard, F. (2010). Une sorcière venue du sud. *Moebius*, (124), 95–102.

FRANCINE ALLARD

Une sorcière venue du sud

En hommage à Yves Thériault

On meurt (...) au-dedans. On meurt au-dehors. Au-dedans, rien ne paraît. On continue à marcher, à parler. On croirait la personne vivante. Au-dehors, c'est la vraie mort. C'est à se demander laquelle est la pire...

Yves Thériault, *La Rose de pierre*

Les préjugés peuvent parfois détourner le regard de la vérité comme le soleil qui éblouit sur les glaciers.

Natsilook observait le paysage qui s'étirait devant lui comme un phoque paresseux. Le plafond gris qui écrasait les longs ramages de lichen et de mousse verdâtre étouffait la vie morne qui tentait de s'installer sur ce pays de glace. Jamais la couleur n'arrivait à s'insinuer sur la terre de Cap-à-la-Bernache. Même la montagne chauve qui se dressait à l'ouest s'était complètement fondue à l'horizon glauque de ce plat pays enneigé. Le jeune homme remonta le capuchon de son anorak, réactiva le moteur de sa motoneige qui embrouilla le silence régnant autour des banquises et poursuivit sa route jusqu'à la maison de Mariella Davidson. Sa besace était remplie de trois lièvres et de deux loutres. Il allait les offrir à cette étrange femme à la tignasse aussi rousse que le flamboiement des perdrix au soleil d'automne. Mariella était venue d'Ottawa, envoyée par le ministère des Affaires indiennes, pour prendre en charge les jeunes qui avaient été capturés par les effluves des substances diaboliques amenées de la Grande Ville par

les Blancs. Les hydrocarbures, les herbes hallucinogènes et le Caribou, de l'alcool à 90 %, avaient fait oublier aux jeunes Inuit leur attachement à la foi de leurs ancêtres.

Les cheveux de Mariella étaient aussi rouges que les montagnes cuivrées de Cap-à-la-Bernache en octobre; ses hanches ondulaient comme les plaines moutonnantes du mois d'août et ses seins étaient aussi troublants que leur découverte par un regard adolescent. Les femmes de Cap-à-la-Bernache n'avaient mis que deux heures à classer Mariella Davidson parmi les sorcières venues du sud. Dès le lever du jour, le lendemain de son arrivée, les hommes avaient commencé à craindre qu'on les aperçoive en pleine conversation avec cette déesse aux cheveux de feu.

Le jeune homme appuya sur l'accélérateur et aperçut la petite maison verte de Mariella perchée à quelques pas de la mer libre, au dévoiement des glaces. À environ cent mètres, il éteignit le moteur de sa motoneige pour ne pas effrayer Mariella. Natsilook avait l'habitude avec les oies blanches. C'est lorsque le silence enveloppait la plaine que le chasseur pouvait tuer l'oie en plein essor et entendre son cri déchirant.

Le jeune homme s'approcha lentement, faisant crisser ses bottes en cuir de phoque sur la neige séchée par le vent. Par la fenêtre, il put apercevoir Mariella Davidson. Le cri d'une chouette déchira le silence et la jeune femme sursauta, regarda en direction de la fenêtre, ne vit rien et retourna à ses occupations. Natsilook décida de ne pas frapper à la porte. Pas tout de suite. Il préféra, comme le lynx surveillant sa proie, attendre que Mariella se sente inquiète et qu'elle ouvre la porte en scrutant les alentours, dans cette nuit froide à fendre des clous. Soudain, Natsilook recula. La Blanche venue de la Grande Ville portait quelque chose dans un châle de laine. Peut-être un enfant, peut-être un animal. Natsilook la vit clairement prendre la substance gluante et violacée et la plonger dans une énorme casserole posée sur la flamme de la cuisinière. Le jeune chasseur ne se serait pas enfui si Mariella était retournée s'asseoir calmement.

La Blanche à la chevelure de feu leva les bras au plafond, arracha son chemisier, prit ses seins entre ses mains tremblantes et se mit à hurler des incantations macabres. Son corps, maintenant en transe, ondulait comme s'il était en train de vibrer sous l'assaut jouissif du mâle, et Mariella chantait de plus en plus fort. Elle saisit ensuite un long bâton taillé dans une branche de cèdre, s'assit sur le rebord d'une chaise puis, d'un geste saccadé, elle fit pénétrer le bâton entre ses entrailles puis le ressortit, ensanglanté, pour le déposer dans la casserole fumante. Tout en continuant son étrange mélodie, Mariella brassait la mixture avec frénésie, usant de gestes aussi exagérés que ceux des comédiens de théâtre.

Natsilook fut alors pris de vomissements irrépissibles qu'il expulsa dans la neige immaculée. Il courut vers sa motoneige et actionna le moteur tout en sachant qu'il allait certes attirer l'attention de Mariella. Il fila droit vers le nord et le temps de se rendre à son igloo de fortune lui parut aussi long que les grandes îles de rocs effritées et les nuits éternelles de Cap-à-la-Bernache.

Le lendemain, Mayaout se préparait à ouvrir son magasin général, entourant une tasse de thé de ses deux mains larges. Elle était inquiète. Natsilook n'était pas revenu vers elle cette nuit. Elle savait son fils aussi imprévisible qu'un loup affamé mais il n'avait pas l'habitude de dormir ailleurs même s'il avait passé le soir à boire du Caribou avec ses amis chasseurs, même s'il avait rencontré une des filles de Konlouat, même s'il avait passé la nuit sur la banquise, derrière sa muraille de glace, à observer le mouvement lent des baleines dans la mer.

Mayaout alluma le *box stove*, ouvrit les tentures, et déverrouilla la porte. La cohue allait envahir son magasin dès huit heures. Les hommes allaient fumer leur pipe ou chiquer du tabac en crachant dans la *spitoune* ou juste à côté, sur le parquet ciré; les femmes allaient raconter à voix basse les vicissitudes de l'existence dans les plates étendues glacées du Grand Nord.

La première entra. C'était Misalik. Puis, la seconde, Nootka, la femme du chef de la tribu, grande et fière. Elles s'appuyèrent sur le comptoir de tissus vendus au mètre puis la première dit :

— Nous devons faire quelque chose.

— Quoi donc ? demanda la seconde.

— Cette Mariella Davidson, il paraît que c'est une sorcière !

— Une sor...

— Ouais, une vraie sorcière. Elle rend fous les jeunes garçons qui vont la voir.

— Elle les transforme en hiboux !

— Trois fils du village voisin ont disparu. Ils ont vu Mariella juste la veille.

Mayaout écoutait ses vieilles amies avec l'attention d'un cougar. Elle plia la dernière lèze de lainage, toussa puis verrouilla sa caisse enregistreuse.

— Allez, les femmes, je dois fermer le magasin.

— Comment ? Tu fermes alors que tu viens juste d'ouvrir ?

— Une course à faire. Je serai de retour dans une heure ou deux. Vous avez besoin de quelque chose ? Je recevrai un gros rouleau de serge carreautee cet après-midi. Pour faire des manteaux de ville. Vous reviendrez, non ? ajouta Mayaout en enfilant son anorak.

— Ouais. C'est quand même bizarre, déclara Nootka en la précédant.

Misalik et Nootka connaissaient bien leur amie. Elles savaient que Mayaout avait une excellente raison de quitter sa boutique aussi brusquement.

Le vent se levait et Mayaout marchait en direction de la Butte aux lièvres. Pour elle, pas question de motoneige. Depuis que cette machine infernale était arrivée à Cap-à-la-Bernache, plus rien n'était pareil. « Les hommes se sont mis à voyager plus rapidement et les filles de la ville sont arrivées. Et les couples se sont mis à vaciller comme la

flamme des lampes à l'huile de phoque. Il n'est pas dit que cette sorcière aux cheveux de sang va m'enlever mon fils!» marmonnait Mayaout en avançant péniblement à l'encontre du vent. Ses pas s'imprégnaient de plus en plus profondément dans la neige. Désormais, la neige allait l'engloutir, au tournant de la Vallée des Renards. Elle détacha les raquettes qu'elle portait sur le dos et les enfila.

Au bout d'une heure, Mayaout aperçut la maison verte de Mariella Davidson. D'abord, les traces fraîches d'une motoneige gravées depuis quelques heures à peine. Les sillons ne se rendaient pas jusqu'au seuil de la porte mais s'étaient arrêtés à l'écart. Des pas s'approchaient de la fenêtre, à peine perceptibles. Sur la neige, gelés dur, trois lièvres et deux loutres. Et quelques éclats de vomissure.

Mayaout frappa à la porte. Mariella lui ouvrit péniblement.

— Ah, c'est toi, Mayaout. Tu as l'air épuisée, entre.

— Qu'as-tu fait de mon fils? Il n'est pas revenu chez moi hier soir.

— Je n'ai pas vu Natsilook.

— Il est venu ici hier soir. Je le sais. Au village, les femmes disent que tu envoûtes les garçons et qu'ils disparaissent. Je veux savoir ce que tu as fait de mon fils.

Mayaout avança, l'air menaçant, et sortit son couteau de chasse.

— Qu'est-ce qui te prend, Mayaout? Je n'ai pas vu ton fils. Hier soir, j'ai tenté de faire cuire de la viande de phoque. Je l'ai dépecé, j'ai eu du mal, tu sais. J'en ai presque braillé. Il y avait du sang partout. Finalement, ce n'est pas mauvais. Je déteste la viande de phoque crue. Range ton poignard, Mayaout.

— Tu as envoûté mon fils. Il n'est pas revenu coucher à la maison comme tous les garçons que tu as fait disparaître. Au village, on dit que tu es une sorcière.

Mariella s'assit, complètement interloquée. Mayaout attendait fébrilement, prête à tuer cette femme envoyée par le gouvernement pour semer la zizanie dans la communauté. C'était à cause de ces gens venus du sud que leurs fils étaient devenus alcooliques, qu'ils n'allaient plus à la chasse comme avant, que les motoneiges les conduisaient à leur perte et, surtout, qu'ils avaient la tête constamment tournée du côté du sud, vers la civilisation des Blancs. Mayaout portait haut la rage des anciens.

— Viens avec moi. Natsilook doit être dans sa cache sur le bord de la Baie. Tu le trouveras sur sa banquise en train d'observer le mouvement des baleines. Tu verras, il n'a pas disparu. Comme si ça se pouvait encore les sorcières de nos jours. Les hommes qui ne sont jamais revenus, Mayaout, ils sont partis pour Québec ou Montréal. Je leur ai trouvé du travail. Je suis là pour vous aider. Rien que pour ça.

Les deux femmes sortirent de la maison et Mariella invita Mayaout à chevaucher sa motoneige. La femme hésita puis s'installa derrière cette étrange fille de la ville, bravement, se disant que sa mission était d'élucider cette affaire de sorcellerie.

Au bout d'environ un quart d'heure, Mariella aperçut l'igloo de fortune de Natsilook. C'est là que le jeune homme passait ses grandes journées à fumer des herbes hallucinogènes et à observer couler la nature. Il y était puisque de la fumée s'échappait lentement de la cheminée. Sa motoneige était parquée juste à côté, presque enterrée sous une neige qui tombait dru. Mariella arrêta le moteur et Mayaout courut, affolée, en direction de la hutte de glace.

— Natsilook! Natsilook! C'est moi, ta mère, hurlait-elle en se jetant sur ses genoux pour pénétrer à l'intérieur. Tu m'as inquiétée, Natsilook!

Dans l'igloo, un feu se consumait lentement, tirant sur sa fin. Vide. Mayaout sortit, effarée, puis vit que Mariella

s'était approchée de la banquise au bord de la Baie, à l'endroit précis où Natsilook observait les baleines. Elle le vit et accourut vers ce seul fils que les dieux lui avaient accordé. Elle s'approcha à son tour. Il était assis, immobile, mais ne ressemblait presque plus au fils tant aimé de Mayaout. Ses yeux étaient plus grands et fixaient devant lui. Son nez, plus large apparaissait au milieu d'un cercle duveteux surmonté de deux aigrettes.

— Natsilook! Seigneur! Mariella, venez vite! Natsilook est malade.

Dans le silence perpétré par le vent tournoyant sur les banquises, la sorcière aux cheveux de feu avait disparu. Aucune trace d'elle dans la neige fraîchement saupoudrée. Puis la voix de Mayaout, comme le hurlement d'une louve, s'éleva jusqu'au village de Cap-à-la-Bernache. Une longue plainte qu'on put entendre à des kilomètres, portée par le vent glacial.

— Natsilook, nonnnnnnnnnnnnnn!

À l'endroit précis où le fils de Mayaout avait si souvent observé la mer, cherchant à comprendre la patience lente des baleines et des ours polaires, un couple de harfangs des neiges s'envola en poussant un cri de mort.

